



NOPE

À LA CROISÉE DES GENRES

ANNE-SOPHIE GRAVEL

OJ Haywood est un homme de peu de mots qui travaille avec son père sur le ranch familial où sont élevés des chevaux destinés à figurer sur des plateaux de tournage hollywoodiens. Lorsque le patriarche est mystérieusement tué par une pièce de monnaie tombée du ciel, OJ est contraint de reprendre les rênes de l'entreprise familiale en compagnie de son exubérante et volubile petite sœur, Em. Mais voilà que les animaux des Haywood se mettent à disparaître inexplicablement. OJ et Em, assistés par le technicien du magasin d'appareils électroniques local, Angel, se mettent à enquêter sur un ovni qu'ils ont aperçu au-dessus de la ferme et tentent de mater cette « chose » aussi mystérieuse que meurtrière.

Pour son troisième long métrage, on sent que le réalisateur Jordan Peele a probablement voulu rendre hommage à des films ayant marqué son enfance : résumé simplement, *Nope* (*Ben non* en français, un choix de titre

qui fait sourciller...) est en quelque sorte l'enfant illégitime qu'engendrerait l'union des films *Jaws* (Steven Spielberg, 1975), *Close Encounters of the Third Kind* (Steven Spielberg, 1977) et *Buck and the Preacher* (Sidney Poitier, 1972). Alors qu'on associait davantage Peele à l'horreur et au *thriller*, le réalisateur confirme avec ce troisième film sa fine maîtrise de plusieurs genres cinématographiques, voguant habilement du western à la science-fiction en passant par le suspense. Mais représenter une énième fois au cinéma un envahisseur extraterrestre de manière originale était un défi de taille que Peele n'a pas tout à fait su relever. La manière dont l'ovni, surnommé Jean Jacket, rôde au-dessus des nuages rappelle l'attitude sournoise d'un prédateur marin observant sa proie, mais l'anticipation tombe un peu à plat pour le spectateur ou la spectatrice avide de ce type de films. L'idée de faire de la traditionnelle soucoupe volante un être vivant

est plus originale, mais rapprocher l'esthétique de la créature extraterrestre de l'anatomie d'une méduse ou d'un calmar a déjà été vue, notamment dans l'excellent *Arrival* (Denis Villeneuve, 2016).

On apprécie toutefois les nombreux clins d'œil esthétiques et narratifs aux westerns, qui se déploient avec cohérence jusqu'au générique de fin : sans répliquer le plan signature traditionnel du cowboy sur son cheval en contre-jour devant le soleil couchant, Peele a quand même choisi de faire défiler les noms des artistes sur des tons évoluant des orangés vifs à des violets foncés, à l'image des couleurs changeantes d'un crépuscule. Ainsi, *Nope* reprend certains codes cinématographiques, mais sait également en subvertir plusieurs pour en arriver à une facture visuelle et narrative qui dépasse le simple pastiche.

Les deux longs métrages précédents de Peele, *Get Out* (2017) et *Us* (2019), proposaient un renouvellement prometteur du cinéma